

« Un des plus grands romans écrits dans notre langue. »

Mario Vargas Llosa

Juan Gabriel
VÁSQUEZ
Une rétrospective

ROMAN
SEUIL

UNE RÉTROSPECTIVE

Du même auteur

Histoire secrète du Costaguana
Seuil, 2010
et « Points » n° 2875

Les Amants de la Toussaint
Seuil, 2011

Le Bruit des choses qui tombent
Seuil, 2012
et « Points » n° 3084

Les Réputations
Seuil, 2014
et « Points » n° 4179

Les Dénonciateurs
Actes Sud, 2008
et Seuil, 2015

Le Corps des ruines
Seuil, 2017
et « Points » n° 4843

Chansons pour l'incendie
Seuil, 2021

JUAN GABRIEL VÁSQUEZ

UNE RÉTROSPECTIVE

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE)
PAR ISABELLE GUGNON

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Volver la vista atrás*

Éditeur original : Alfaguara, Penguin Random House Grupo Editorial

ISBN original : 978-958-5118-37-9

© Juan Gabriel Vásquez, 2020

Cette édition est publiée en accord

avec Casanovas & Lynch Literary Agency S.L.

ISBN 978-2-02-149597-3

© Éditions du Seuil, août 2022, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Sergio Cabrera et Silvia Jardim Soares

À Marianella Cabrera

Car, dans notre vision des choses, un roman
devrait être la biographie d'un homme ou
d'un fait, et toute biographie, celle d'un
homme ou d'un fait, devrait être un roman.

Ford Madox Ford

PREMIÈRE PARTIE

RENCONTRE À BARCELONE

I

Comme il me l'a raconté lui-même, Sergio Cabrera était à Lisbonne depuis trois jours lorsqu'il apprit par téléphone l'accident de son père. L'appel l'avait surpris dans le jardin de la place de l'Empire, un parc aux larges allées pavées où sa fille Amalia, âgée de cinq ans à l'époque, essayait de maîtriser le vélo rebelle qu'on venait de lui offrir. Assis à côté de Silvia sur un banc en pierre, Sergio dut alors s'éloigner vers la sortie, la proximité d'une autre personne l'empêchant peut-être de se concentrer sur les détails des faits. Apparemment, Fausto Cabrera se trouvait chez lui, à Bogotá, et lisait le journal dans le canapé du salon quand il s'était tout à coup demandé si la porte de la maison était bien verrouillée, puis il s'était levé brusquement avant de s'évanouir. Nayibe, sa deuxième femme, qui l'avait suivi pour lui demander de revenir s'asseoir et de ne pas s'inquiéter car le verrou était tiré, le réceptionna dans ses bras avant qu'il s'écroule de tout son long. Elle appela aussitôt sa fille Lina, qui passait quelques jours à Madrid, et c'était cette dernière qui à présent annonçait la nouvelle à Sergio.

« Je crois que l'ambulance est en route, lui dit-elle. Qu'est-ce qu'on fait ?

– On attend. Tout va bien se passer », répondit Sergio.

Mais il n'en croyait rien. Même si Fausto avait toujours eu une excellente santé et la force physique d'un homme de vingt ans plus jeune que lui, il venait néanmoins d'avoir quatre-vingt-douze ans, un âge qu'il accusait et auquel tout est grave : les maladies deviennent plus menaçantes, les accidents plus pernicioeux. Il se

levait toujours à cinq heures pour ses séances de tai-chi-chuan, mais avait de moins en moins d'énergie et faisait davantage de concessions à son corps usé. Comme il était encore très lucide, cela l'énervait passablement. D'après le peu que Sergio en savait, la cohabitation avec ses proches était tendue et difficile, raison pour laquelle personne ne s'était opposé à son projet de se rendre à Pékin et Shanghai lorsqu'il l'avait annoncé. Il avait décidé de séjourner trois mois dans les endroits où il avait été heureux et où ses anciens disciples de l'Institut des langues étrangères comp- taient lui rendre une série d'hommages. En quoi cela était-il problématique ? Certes, prévoir un voyage aussi long à un âge avancé pouvait paraître imprudent, pourtant jamais personne n'avait réussi à convaincre Fausto Cabrera de renoncer à quoi que ce soit dès lors qu'il se l'était mis en tête. Il était donc allé en Chine pour recevoir ses hommages, puis avait regagné la Colombie, prêt à fêter son anniversaire. Et voilà que quelques semaines après son retour de l'autre côté de la terre, il était tombé entre le canapé et la porte d'entrée ; depuis, il s'accrochait à la vie.

Ce n'était pas une vie ordinaire, il convient de le préciser. Fausto Cabrera était une figure célèbre qu'on évoquait dans le monde du théâtre (mais aussi de la télévision et du cinéma) avec tout le respect qu'on témoigne aux pionniers, même s'il avait toujours fait l'objet de controverses et compté autant d'amis que d'ennemis. Il avait été le premier à adopter la méthode Stanislavski pour interpréter des poèmes, et pas seulement des personnages dramatiques ; il avait créé des écoles de théâtre expérimental à Medellín et à Bogotá et osé un jour transformer les arènes de Santamaría en scène pour y représenter une pièce de Molière. À la fin des années 1940, il avait imaginé des émissions de radio qui changèrent la manière dont les gens appréhendaient la poésie, et quand la télévision arriva en Colombie, il fut un des premiers metteurs en scène de téléthéâtre et un de ses acteurs les plus renommés. Par la suite, en des temps plus houleux, il s'abrita derrière la réputation qu'il avait acquise dans les arts de la scène pour militer au sein du Parti communiste colombien, ce qui lui

attira les foudres de nombreuses personnes, jusqu'à ce que cette période sombre dans l'oubli. Les générations plus jeunes se souvenaient de lui pour le rôle qu'il avait interprété dans *La Stratégie de l'escargot*, le plus connu des films de Sergio et sans doute celui qui lui avait donné le plus de satisfaction, où Fausto était Jacinto, un anarchiste espagnol à la tête d'une petite révolution populaire au cœur de Bogotá. Il jouait avec un tel naturel et semblait se sentir si à l'aise dans son personnage que Sergio, quand il parlait du film, résumait ainsi sa participation :

« Il interprétait son propre rôle. »

Maintenant, après être sorti du jardin avec Silvia, tandis qu'il marchait entre le monastère des Hiéronymites et les eaux du Tage tout en gardant un œil sur Amalia qui, devant eux, bataillait avec le guidon de son vélo, il se demandait s'il aurait pu faire un effort pour voir son père plus fréquemment ces derniers temps. Ça n'aurait de toute façon pas été simple car, dans son existence, deux pôles accaparaient son temps et son attention, ne laissant que très peu de place à d'autres préoccupations. D'un côté une série télévisée ; de l'autre ses tentatives pour sauver son couple. La série traitait de la vie du journaliste Jaime Garzón, son ami et complice, dont les brillantes émissions de satire politique s'étaient interrompues en 1999, le matin où des tueurs d'extrême droite l'avaient criblé de balles pendant qu'il attendait dans sa fourgonnette que le feu passe au vert. Et son mariage battait de l'aile sans que ni lui ni son épouse en connaissent les raisons. Portugaise, Silvia était de vingt-six ans sa cadette ; ils s'étaient rencontrés à Madrid en 2007 et avaient passé plusieurs années agréables à Bogotá avant que leur relation s'effrite. Pourquoi ? Ils ne le savaient pas avec certitude, mais la séparation leur avait paru être la meilleure solution, en tout cas la moins douloureuse, et Silvia était partie à Lisbonne, non comme si elle rentrait au pays et se réappropriait sa langue, mais comme en visite, pour échapper à une tempête.

Sergio supportait tant bien que mal de vivre privé de la présence de sa femme et sa fille, mais il avait conscience de souffrir plus qu'il ne se l'avouait. Jusqu'à ce que se présente une occasion qu'il

attendait sans le savoir : la Cinémathèque de Catalogne organisait une rétrospective de ses films et les responsables de l'événement lui demandaient s'il pouvait venir passer un long week-end à Barcelone, du jeudi 13 octobre au dimanche suivant. Il y aurait pour commencer une inauguration avec des coupes de cava, des musiciens, des poignées de main et de généreux éloges, le genre de cérémonies qui contrariaient sa timidité naturelle mais auxquelles il ne se déroba pas car, au fond, il trouvait que même une timidité comme la sienne ne justifiait pas une réaction ingrate de sa part. Il assisterait ensuite pendant trois jours à la projection de ses films et en discuterait avec un public intéressé et cultivé. C'était une aubaine. Il décida immédiatement de profiter de l'invitation pour se rendre à Lisbonne, passer quelques jours en compagnie de son épouse et de sa fille, et tâcher de recoller les pots cassés ou au moins de comprendre les causes profondes de cette rupture. La cinémathèque réserva ses billets d'avion en tenant compte de sa requête.

Si bien que le 6 octobre, lorsqu'il arriva à l'aéroport de Bogotá, il était déjà enregistré sur la correspondance pour Lisbonne, le lendemain. Il appela son père depuis la salle d'attente. De sa vie il n'avait jamais quitté le pays sans lui dire au revoir par téléphone.

« Tu rentres quand ? lui demanda Fausto.

– Dans quinze jours, papa.

– Parfait. Eh bien, on se verra à ton retour.

– Oui. À mon retour », répondit Sergio.

Il songea qu'ils répétaient les phrases qu'ils s'étaient adressées des milliers de fois lors de coups de fil identiques, et que ces simples mots n'étaient plus ce qu'ils avaient été : ils avaient perdu de leur valeur, comme les pièces de monnaie qui ne sont plus en circulation.

À l'aéroport El Prat, une des personnes qui s'occupaient de la rétrospective l'attendait, Sergio ayant proposé de leur apporter dans son bagage à main tout le matériel dont ils avaient besoin : les disques durs sur lesquels étaient sauvegardés ses films, évidemment, mais aussi des photos de tournages et même l'original

d'un scénario qui serait exposé dans les vitrines de la cinémathèque. L'employé, un jeune homme mince et barbu qui portait de grosses lunettes en plastique noir, prit la valise avec un sérieux imperturbable et voulut savoir s'il était accompagné.

« Pour réserver une chambre double si c'est le cas, précisa-t-il.

– Mon fils Raúl doit me rejoindre, mais ils sont déjà au courant à la cinémathèque. »

Il avait pris cette décision quelques jours auparavant. Même si leur relation avait été au beau fixe, Silvia n'aurait pas pu se libérer, d'une part parce que son travail ne le lui permettait pas, de l'autre parce que Amalia allait bientôt entrer dans une nouvelle école. Il était donc tout naturel qu'il invite Raúl, le fils unique de son mariage précédent. Il était en troisième et lui demandait dans chacun de ses mails quand ils se reverraient, ce qui n'avait pas été possible depuis deux ans car l'adolescent vivait avec sa mère à Marbella – une ville hors des itinéraires de Sergio quand il voyageait. Raúl prendrait l'avion le jeudi après-midi, après ses cours, et atterrirait à Barcelone juste à temps pour assister à la cérémonie d'inauguration et passer près de trois jours avec son père. Il verrait les films qu'il n'avait pas vus et reverrait ceux qu'il connaissait déjà, mais projetés sur grand écran, avec le son d'une salle de cinéma. Qui plus est, il n'était encore jamais allé à Barcelone, et l'idée de lui faire visiter la ville tout en lui montrant ses films semblait étrangement séduisante à Sergio. Ces pensées l'occupaient lorsqu'il arriva à Lisbonne peu avant vingt et une heures, où le visage de Silvia, qui l'attendait à la sortie, lui donna l'illusion d'un retour au foyer au lieu d'être simplement de passage. Amalia était là également et, malgré l'heure tardive pour une petite fille de son âge, elle eut assez d'énergie pour ouvrir les bras et se pendre à son cou. Sergio comprit alors que ce détour en valait la peine.

Il était si heureux de les retrouver qu'il n'accorda guère d'importance à la perte de ses bagages. Des trois valises qu'il avait enregistrées à Bogotá, une seule était arrivée à bon port, et au guichet de couleur jaune l'hôtesse ne lui cacha pas qu'il

devrait revenir à l'aéroport le lundi matin. Mais aucun sujet de discorde ou contretemps ne risquait d'entacher le bonheur de revoir sa famille. Le samedi, à une heure trop matinale compte tenu du décalage horaire, il laissa Amalia l'entraîner par la main et lui montrer le quartier Benfica qui, pour elle, se limitait à la rue Manuel Ferreira de Andrade et au commerce le plus important à ses yeux : la pâtisserie Califa. Il lui acheta ses croquettes sucrées préférées, l'emmena à la fête d'anniversaire d'une amie, puis écouta ses chansons en portugais et essaya de chanter avec elle, et fit de même le dimanche, en compagnie de Silvia.

« Je suis content d'être venu », confia-t-il à sa femme dans la soirée.

C'était vrai.

L'appel de sa demi-sœur Lina le ramena brusquement à la fâcheuse réalité. Le matin, Silvia et lui étaient allés récupérer les valises perdues, et en rentrant ils avaient acheté à Amalia un vélo au cadre un peu trop rose, avec un feu à piles sur le guidon et, à l'arrière, un couffin où loger une poupée, ainsi qu'un casque assorti au cadre de la bicyclette. Telle était la raison pour laquelle ils s'étaient rendus au jardin de la place de l'Empire, devant le monastère des Hiéronymites, où ils se trouvaient quand ils apprirent la nouvelle. C'était une journée au ciel limpide, l'eau du Tage renvoyait des reflets blancs ; les pavés des trottoirs brillaient tellement que Sergio avait mal aux yeux et dut chausser ses lunettes de soleil pour pouvoir continuer à marcher jusqu'à l'endroit où ils avaient garé la voiture de Silvia. Mais leurs pas n'étaient plus aussi légers qu'auparavant et le bonheur frivole causé par le vélo neuf, la satisfaction que leur apportait le spectacle de la bouche concentrée de leur petite fille essayant de rouler droit, tout cela s'était vite envolé.

Ils regagnèrent la rue Manuel Ferreira de Andrade à dix-neuf heures. Sergio posa ses lourdes valises devant le numéro 19 et les traîna jusqu'aux arcades de l'immeuble pendant que Silvia cherchait une place autour du pâté de maisons. Son portable se remit à vibrer au fond de sa poche, le numéro qui l'avait appelé

quelques instants plus tôt s'afficha de nouveau sur l'écran. En répondant, Sergio savait ce que lui annoncerait la voix de Lina, il connaissait tous les mots qu'elle emploierait, guère variés dans ces circonstances. Lorsque sa femme et sa fille le rejoignirent dans la galerie couverte de marbre, entre les colonnes à petits carreaux verts, immobile malgré les courants d'air qui lui frappaient le visage, le téléphone encore dans la main, ses valises tristes à côté de lui comme deux chiens fidèles, il trouva que, tout compte fait, cette conjonction de hasards lui était favorable : il n'aurait pas souhaité recevoir cette nouvelle ailleurs que dans cet endroit ni en une autre compagnie. Il saisit la main de Silvia tandis qu'Amalia s'éloignait à vélo.

« Il vient de mourir. »

Il monta à l'appartement et s'empressa de s'enfermer dans la chambre de Silvia pour appeler sa sœur Marianella. Ils passèrent de longues secondes téléphoniques à pleurer ensemble, sans éprouver le besoin d'échanger un mot, se contentant de partager la sensation terrifiante que toute une vie – et pas seulement celle de Fausto Cabrera – venait de prendre fin. Marianella avait deux ans de moins que Sergio, mais pour des raisons qu'ils ne s'étaient jamais arrêtés à expliquer, cet écart avait eu quelque chose d'irréel, d'arbitraire, sans doute compensé par leurs personnalités : la sœur cadette avait toujours été plus audacieuse, plus rebelle, plus contestataire ; le frère aîné semblait en revanche avoir contracté dès la naissance le vice de la réflexion profonde et de l'incertitude. Mais ils avaient tous deux vécu tant d'aventures, si différentes de celles qu'ils auraient dû traverser, que depuis leur âge le plus tendre ils manifestaient l'un envers l'autre une loyauté singulière : celle des gens qui savent que leur existence est incompréhensible pour autrui, et que la seule façon d'être heureux consiste à l'accepter sans broncher. Sergio tenta d'atténuer de loin la tristesse de sa sœur et ne trouva rien de mieux que lui raconter par le menu ce qu'il savait de la mort de leur père. Il lui parla du canapé sur lequel

il lisait le journal, de l'entêtement qu'il avait mis à se lever pour fermer une porte déjà cadénassée, de son évanouissement dans les bras de sa femme. Il lui raconta qu'il n'était même pas monté dans l'ambulance, n'ayant déjà plus aucun des signes vitaux à l'arrivée des infirmiers. Le certificat de décès avait été rédigé sur place, dans son propre salon où on attendait à présent le personnel des pompes funèbres. C'est ce que lui avait dit Lina, qui avait conclu sur une phrase étrange, à la fois cryptique et ampoulée :

« Il est mort debout, Sergio. Comme il avait vécu. »

C'était le lundi 10 octobre 2016. La soirée d'inauguration à la cinémathèque était prévue le jeudi 13 à dix-neuf heures trente. Après avoir raccroché d'avec Marianella, Sergio se surprit à faire des calculs mentaux en comptant les heures de vol et d'escales, à comparer sur l'ordinateur les itinéraires possibles entre l'Espagne et la Colombie. Le décalage horaire ne jouait pas en sa faveur, mais en se dépêchant, il pouvait prendre un vol pour Bogotá et voir une dernière fois le visage de son père, saluer Nayibe, serrer Marianella dans ses bras et être de retour à Barcelone avec à peine un jour de retard afin de participer au reste de la rétrospective, de voir ses films et de répondre aux questions de son public. Mais dans la soirée, après avoir dîné en compagnie de Silvia et d'Amalia, il s'allongea sur le canapé gris devant le téléviseur éteint et, sans trop savoir quand au juste, il commença à éprouver une émotion qu'il n'avait encore jamais ressentie. Là, dans cet appartement inconnu au sol parqueté, se trouvait sa famille, celle qui lui avait déjà échappé un jour ; en outre Raúl l'attendait à Barcelone, une perspective qui conférait à son voyage en Europe l'aspect de retrouvailles. Sergio songeait peut-être à cela quand il prit une décision qui, sur le moment, ne lui parut pas aussi saugrenue qu'il le pensa par la suite.

« Je n'irai pas », annonça-t-il à Silvia.

Non, il ne prendrait pas l'avion pour Bogotá : il n'irait pas aux obsèques de son père. Son engagement vis-à-vis de la cinémathèque, dirait-il à ceux qui voudraient des explications, ne lui laissait pas le temps de faire un aller-retour, or il ne pouvait

dédaigner ni ce travail ni l'argent que les organisateurs de l'événement avaient investi dans cet hommage. Oui, c'était la solution. *Je suis vraiment désolé*, dirait-il à l'épouse de son père, et il ne mentirait pas. Leurs rapports étaient cordiaux, mais malgré des années de cohabitation, ils n'avaient jamais réussi à partager une quelconque intimité. La présence de Sergio n'était pas essentielle à Nayibe et, pour des raisons qu'il n'arrivait pas à formuler par des mots précis, il ne se sentait pas vraiment le bienvenu à Bogotá.

« Tu es sûr ? lui demanda Silvia.

– Sûr et certain. J'ai beaucoup réfléchi et ma place est auprès des vivants, pas des morts. »

Tous les médias colombiens parlèrent du décès de Fausto Cabrera. Quand Sergio arriva à Barcelone le mercredi, à la fin d'une matinée grise, les articles sur la vie de son père inondaient les journaux de son pays. La presse des derniers jours donnait à penser qu'il ne se trouvait pas un seul acteur colombien qui n'ait fréquenté avec lui les cours d'interprétation du maître Seki Sano, pas un seul admirateur qui n'ait pris place dans l'arène pour voir sa mise en scène du *Malade imaginaire*, pas un collègue qui ne l'ait félicité quand on lui avait décerné le prix Vie et Œuvre du ministère de la Culture. Les stations de radio diffusèrent de vieux enregistrements où Fausto récitait des poèmes de José Asunción Silva ou León de Greiff, et dans un recoin caché d'Internet surgit un article de Sergio publié des années auparavant dans le journal madrilène *ABC*. « Un bon ressortissant n'est pas un homme qui passe sa vie à prouver que son pays est le meilleur, mais celui qui tente d'élever le pays qui l'accueille, car c'est la plus belle façon d'honorer la nation qui l'a vu grandir », avait-il écrit. Les réseaux sociaux n'étaient pas en reste : de leurs cloaques émergèrent des figures anonymes ou des pseudonymes ronflants – Patriote, Porte-Drapeau, Grand Colombien – qui évoquaient le passé militaire de Fausto Cabrera et sa participation à la guérilla

maoïste, et concluait qu'un bon communiste est un communiste mort. Sergio reçut de multiples appels de numéros cachés ou inconnus et son WhatsApp fut saturé de messages de pétitions ou de demandes qu'il refusa avec toute la politesse dont il était capable. Il savait qu'il ne pourrait pas toujours s'esquiver, mais pendant quelques heures, voire davantage, il voulait garder pour lui seul le souvenir de son père et les images du passé – bonnes ou mauvaises – qui commençaient à l'assaillir.

La Cinémathèque de Catalogne le logea dans un hôtel luxueux de la Rambla del Raval, un de ces endroits où les murs sont des baies vitrées et les lumières colorées, mais il n'eut pas le temps de profiter de sa chambre : les organisateurs de l'événement l'emmenèrent aussitôt à un déjeuner de bienvenue dans un restaurant du quartier. Personne n'avait évoqué le sujet, mais Sergio comprit que tous connaissaient la triste nouvelle et affichaient les mines empruntées de ceux qui tâtent le terrain pour voir s'ils peuvent exprimer des marques de sympathie, savoir où se situe la frontière tolérée du sourire. Avant le dessert, le directeur de la programmation, un homme aimable avec de grands yeux et des lunettes dépourvues de monture, qui parlait cinéma en haussant ses sourcils épais avec une sorte de tendresse, interrompit la conversation pour remercier Sergio d'être venu, et déclara sans ambages qu'ils étaient ravis de l'avoir parmi eux, mais que s'il préférait, il était libre de repartir en Colombie. La rétrospective était déjà mise sur pied, les films prêts, l'exposition montée, et s'il voulait renoncer aux débats pour rester auprès des siens et assister aux obsèques de son père, ils comprendraient parfaitement. Sergio avait eu le temps de prendre la mesure de cet homme, Octavi Martí, qui avait réalisé plusieurs films pour le cinéma et la télévision et évoquait les grands metteurs en scène de manière intime, comme seuls ceux qui les ont vraiment compris peuvent se le permettre. Il donnait parfois l'impression d'avoir vu tous les films et de n'en avoir jamais oublié aucun dans ses articles. Sergio l'avait trouvé immédiatement sympathique, mais ce n'est pas uniquement pour cette raison qu'il lui fit cette réponse :

« Non, je reste ici.

– Vous pourriez partir et revenir pour la clôture de l'événement, si vous voulez. Vous auriez l'occasion de discuter avec le public car il y aura un cocktail à la fin de la rétrospective.

– Merci, mais non : un engagement est un engagement. »

À la fin du repas, sur la chaise située à sa droite, restée mystérieusement vide pendant le déjeuner, vint s'asseoir une jeune fille qui lui détailla le contenu du dossier qu'elle avait apporté – plusieurs pages d'informations classées avec soin – en adoptant une voix de professeur empreinte d'une patience infinie. Elle énuméra une par une les interviews prévues pour leur invité les jours suivants, une longue liste de journaux, radios et télévisions qui, sur la page blanche, formait un fleuve tumultueux qu'il devrait traverser à la nage, comme s'il reprenait les entraînements militaires du passé. Elle tira également de la chemise le programme de la rétrospective :

13 octobre. *Tout le monde s'en va* (2015). Débat et questions du public.

14 octobre. *Stade en grève* (1998). Débat et questions du public.

15 octobre. *La Stratégie de l'escargot* (1992). Débat et questions du public.

Du 16 au 19 octobre. *Perdre est une question de méthode* (2004). *Ilona vient avec la pluie* (1996). *Une question d'honneur* (1989). *Les aigles ne volent pas que pour chasser* (1994). Films projetés sans la participation de Sergio Cabrera.

Sergio songea qu'il aurait pu ajouter autre chose : *Projections dans un monde où mon père n'est plus*. Il frissonna à cette idée : le fantôme de Fausto Cabrera planait dans chacun de ses films et s'affirmait même en chair et en os dans la plupart d'entre eux, interprétant tantôt un anarchiste espagnol, tantôt le portier d'un hôtel de marins ou un curé célébrant des funérailles. Depuis son premier court-métrage – un épisode du voyage en Colombie d'Alexandre de Humboldt –, il n'avait jamais terminé un film sans se demander ce que son père en aurait pensé ; il ne s'était du reste encore jamais posé la question de savoir comment ses

films seraient considérés dans ce nouveau monde orphelin, ou si les films changent quand le monde extérieur, le monde non filmé, a subi une transformation aussi violente : si les photogrammes ou les répliques se modifient quand la personne qui les a rendus possibles dans plus d'un sens a disparu. Pendant qu'il discutait du programme avec la jeune femme, Octavi Martí s'approcha. Il s'était aperçu que les trois premiers films, ceux projetés en présence de Sergio, formaient une sorte de chronologie inversée, du plus récent au plus ancien. Était-ce intentionnel ?

« Non, mais c'est très bien comme ça, dit Sergio en souriant. On regarde derrière soi, n'est-ce pas ? Ce sera en fait une vraie rétrospective. »

Il regagna directement sa chambre après être sorti du restaurant. C'était l'après-midi à Barcelone et le matin en Colombie : le matin des obsèques. Il voulait téléphoner à Marianella, qui traversait une période sombre. Ces derniers temps, après une série de disputes insolubles, ses rapports avec son père s'étaient dégradés au point de s'interrompre complètement, ce qui expliquait les accents de fureur dans sa voix quand elle décrocha : maintenant, après cette distanciation douloureuse, elle aurait aimé s'investir dans la mort de son père. Mais personne ne l'avait avertie à temps, ne serait-ce que pour lui permettre à elle aussi d'être affligée ; on ne l'avait pas davantage invitée chez Fausto afin qu'elle l'accompagne dans les rituels mortuaires.

« Ils ne m'ont pas prévenue, se plaignait-elle. Ils disent que j'ai abandonné papa dans ses dernières années, que je l'ai laissé vieillir seul... Ils ne comprennent pas, Sergio. Ils ne savent rien et ne comprennent rien. »

Les rancœurs cachées ou jamais exprimées qui existent dans toutes les familles, les malentendus et les mots qu'on ne prononce pas ou au mauvais moment, la fausse idée selon laquelle nous sommes faits de ce qui se passe dans la tête ou dans l'âme d'autrui : ce maillage complexe de silences conspirait maintenant contre sa sérénité et, attristée, Marianella annonça à Sergio qu'elle non plus n'assisterait pas aux obsèques.

« Non, ce n'est pas possible ! Tu es à Bogotá, tu dois y aller.
 – Et toi ? Pourquoi tu n'es pas là ? » rétorqua-t-elle.

Sergio ne sut que répondre. Il avança de vagues raisons et finit par obtenir le consentement de sa sœur : cela faisait neuf ans que leur mère était morte, et Sergio étant à l'étranger, elle était la famille et devait représenter la famille.

L'après-midi, il eut sa première interview dans le hall de l'hôtel. La journaliste lui expliqua qu'il s'agissait d'une page spéciale – la quatrième de *La Vanguardia* – et que pour respecter le format de l'article elle devait commencer par une courte liste d'éléments biographiques, de sorte que Sergio se retrouva à répondre à un véritable interrogatoire de police : il avait soixante-six ans, s'était marié trois fois et avait quatre enfants, était né à Medellín, avait vécu en Chine et travaillé en Espagne et ne croyait pas en Dieu. Il ne s'étonna pas qu'après ces formalités la première question n'en soit pas une, et que la femme lui adresse ses condoléances : « Je suis désolée pour votre père. » Il fut en revanche surpris par sa propre réponse, non seulement parce qu'il ne s'attendait pas à prononcer ces mots, mais parce que, en le faisant, il éprouva tout à coup la sensation désagréable d'en avoir dit plus qu'il n'aurait dû, comme s'il avait dénoncé quelqu'un.

« Oui, merci. Mon père est mort aujourd'hui et je ne pourrai pas assister à son enterrement. »

C'était faux, bien entendu, il avait décalé volontairement la date du décès de quarante-huit heures, mais là où il se tenait, dans le fauteuil de couleur vive du hall de l'hôtel, ça n'avait aucune importance : selon toute probabilité, la journaliste s'en rendrait compte, auquel cas elle attribuerait facilement sa confusion au chagrin et à la désorientation qu'on ressent lorsqu'on vient de perdre un être cher. Mais pourquoi ? Pourquoi avait-il menti ? Il se demanda si, par la suite, il regretterait d'avoir décidé de ne pas se rendre aux obsèques, à croire que la honte peut être une compagne de voyage qui nous rattrape sur le tard. La journaliste voulut en savoir plus sur son père, ce fils d'une famille de militaires qui n'avaient pas appuyé le coup d'État de Franco, cet exilé

républicain en Colombie, et Sergio continua de répondre avec diligence aux questions, mais trahir ses propres émotions le gêna pendant toute la durée de l'entretien.

« Ah... Il a donc vécu ici ? À Barcelone ?

– Pas longtemps, mais oui.

– Et où vivait-il ?

– Ça, je l'ignore. Il ne me l'a jamais dit. Je ne crois pas qu'il s'en soit souvenu. »

Il accorda deux autres interviews, puis s'excusa auprès du personnel de la cinémathèque : il était fatigué, comptait dîner de son côté et aller se coucher.

« Tant mieux, c'est préférable parce que le vrai travail commence demain », lui répondit-on.

Il monta dans sa chambre, dont les vitres épaisses l'isolaient de l'agitation des groupes de gens qui buvaient sous les palmiers. Il voulait s'allonger, fermer les yeux et se reposer un peu mais n'y parvint pas. Il songeait aux questions qu'on lui avait posées et aux réponses qu'il avait aimablement fournies, toujours convaincu que le cinéma est un des sujets les plus ardues du monde dans la mesure où les mots brouillent tout et sont source de malentendus ; il se réjouissait cependant de cette obligation qui le distrayait de sa douleur et tenait la tristesse à l'écart. Il avait fait l'éloge du roman de Wendy Guerra, *Tout le monde s'en va*, dont s'inspirait son film, et avait parlé de *Stade en grève*, une comédie où les guérilleros et les soldats déclarent une trêve le temps de regarder un match de football, et aussi de *Perdre est une question de méthode* et de son amitié avec le romancier Santiago Gamboa ; dans ses réponses aux questions qu'on lui avait posées à propos de *La Stratégie de l'escargot*, il avait dû à de multiples reprises faire brièvement allusion à son père, qui avait vécu la guerre civile à l'endroit où il se trouvait à présent, à Barcelone, avant de partir pour des années d'exil et d'errance qui avaient fini par le conduire en Colombie. Mais où, dans quelle partie de la ville avait-il vécu ? Fausto ne le lui avait jamais dit, ou alors il avait oublié.

Il ne trouva pas le sommeil : la fatigue, si tant est qu'il ait été fatigué, s'était dissipée. C'était peut-être lié aux effets du décalage horaire car il ne s'était pas écoulé cinq jours depuis son arrivée de Colombie, ou à son propre corps, tendu comme une pile électrique. Toujours est-il qu'il ne put rester au lit. Il mit une veste, la température ayant brusquement baissé, étudia les prospectus disposés dans la chambre, découvrit des photos publicitaires qui lui plurent, et quelques minutes plus tard il était dans l'escalier menant à la terrasse de l'hôtel, où il trouva une place où apprécier la nuit fraîchement tombée sur la vieille ville qui, du bas des Ramblas, s'étendait jusqu'à la mer. Le ciel était dégagé et le vent soulevait les serviettes. Il s'était installé sur une chaise haute qui, devant la table en verre, semblait sur le point de tomber dans la rue. Il ignorait ce qui avait surgi en premier : la serveuse et son verre de vin rouge ou l'interrogation gênante venue une fois de plus le tenailler. S'il devait expliquer la raison pour laquelle il avait décidé de ne pas se rendre à Bogotá pour voir une dernière fois le visage de son père, que dirait-il ? Qu'il voulait rester avec Silvia et Amalia, bien entendu, et retrouver son fils Raúl à Barcelone. Très bien, mais était-ce tout ? N'y avait-il pas autre chose ?

En bas il voyait briller les lampadaires du quartier, qui commençaient à s'allumer, et sur sa gauche la ligne lumineuse des Ramblas attirait le regard jusqu'au port, du côté de la statue invisible de Christophe Colomb. Dans le ciel scintillaient les feux des avions qui s'approchaient de l'aéroport El Prat. Il prit son téléphone – dont l'éclat blanc perturba la pénombre du bar et concentra sur lui l'attention des clients voisins – et consulta ses messages sur WhatsApp. Il compta vingt-sept SMS de condoléances avant de lire une ligne de Silvia :

Comment ça va ?

Bien. Je ne te cache pas que je pense à toi. Je veux qu'on s'en sorte.

L'important pour l'instant, c'est de penser à ton père. Tu penses à lui ?

Je me rappelle certaines choses, oui.

Mais ces souvenirs étaient mal dessinés, difficiles à distinguer avec netteté ou refusant de se laisser voir, des images désagréables qui n'apparaissaient qu'à moitié dans la nuit calme, cette solitude dont il ne profiterait plus le lendemain, quand Raúl serait là. *Tous ces conflits*, écrivit-il. *On a pourtant fait beaucoup de choses ensemble. En Chine, dans la guérilla, au cinéma, à la télévision, mais j'ai beau édulcorer cet ensemble de souvenirs, ils ne sont pas positifs.* Il leva la tête : un autre avion passait, sans doute plus près cette fois car il entendait son moteur au loin. *Et malgré tout je sais, et je le dis dès que j'en ai l'occasion, que je suis un disciple de mon père. Je n'aurais jamais pu faire ce que j'ai fait si je n'avais pas grandi dans son monde.* Il baissa son portable et observa le ciel que l'avion sillonnait en volant vers le sud et l'aéroport, ou bien l'endroit où Sergio supposait qu'il se trouvait. Le mobile vibra (Silvia avait dû répondre), mais il s'en désintéressa car son regard, rivé sur l'avion ou ses lumières minuscules, embrassait à présent toute la ville aux constructions basses, puis tomba sur un élément différent : les contours d'une montagne posée à l'horizon comme un animal endormi et auréolée des lueurs de braises du château. Il sentit son cœur battre plus vite dans sa poitrine, certain de ne jamais avoir été sur cette terrasse ni sur aucune autre similaire dans la ville. Pourtant il y avait forcément une explication à l'émotion imprévisible qui le submergeait depuis qu'il avait constaté que, de là où il se tenait, on voyait Montjuïc.

II

De la terrasse on voyait Montjuïc. Fausto, qui devait avoir treize ans à l'époque, aimait y monter avec son frère Mauro pour contempler le ciel et la mer au loin et, dans le ciel, les avions de Franco qui survolaient la ville résistante. La guerre civile, c'était beaucoup de choses : un curé qui, du haut du clocher d'une église du quartier, tirait sur la foule désarmée ; le sifflement de chatte en chaleur émis par une bombe avant de s'écraser, puis la secousse de l'explosion, qu'on sentait dans son ventre comme un désordre intestinal. Pour les deux frères, la guerre équivalait à se faufiler sous la table de la salle à manger pendant que la silhouette d'un Junkers ennemi fendait le ciel. Ils apprirent ensuite à se réfugier lorsque les sirènes s'élevaient, mais perdirent très vite cette habitude quand elles devinrent partie intégrante de leurs journées : à compter d'un certain moment, seul Pilón, le chien-loup de la famille, continua d'aller se cacher au refuge. Fausto entendait les bombes tomber ailleurs – loin ou près, mais ailleurs –, et en interrogeant les adultes il apprenait que ces avions venaient des îles Baléares, dominées par Franco, mais il était aussitôt rassuré de savoir que Barcelone, en revanche, ne tomberait jamais aux mains des fascistes. Pourquoi donc ? Parce que son père le lui affirmait.

Ce dernier s'appelait Domingo Cabrera. Au début de la guerre, il avait encore un corps d'athlète et était en outre un poète amateur doublé d'un guitariste avec une belle voix et un visage d'acteur de cinéma. Aventurier las de la vie provinciale des Canaries, il avait rassemblé à seize ans ses quelques effets pour embarquer sur le

premier bateau faisant cap vers l'Amérique. Il avait économisé tout juste assez d'argent pour payer son billet et dut financer le reste du voyage à la sueur de son front, une expression tout à fait vérifiée dans son cas puisqu'il s'était mis d'accord avec un ami pour organiser des combats de catch devant les passagers scandalisés et fascinés. Durant ce voyage audacieux, il passa par Cuba, travailla dans les champs argentins et administra une hacienda au Guatemala, à quelques kilomètres d'Antigua. Il y fit la connaissance d'Antonio Díaz Benzo, un colonel espagnol envoyé là par le roi en personne dans le but de fonder une école militaire. La vie du jeune homme s'en trouva changée.

Díaz Benzo était un héros de la guerre hispano-américaine à l'uniforme d'apparat bardé de médailles. Personne n'aurait pu prévoir ce qui arriva : Domingo, le jeune aventurier, s'éprit de Julia, la fille du militaire, et le pire, c'est que son amour fut payé de retour. Julia Díaz Sandino était une aristocrate de Madrid, monarchiste jusqu'au bout des ongles ; leur relation semblait donc la plus improbable qui soit, jusqu'à ce qu'on se rende compte que la petite monarchiste était aussi une bonne lectrice de poésie espagnole et récitait Lope de Vega, à condition qu'il ne s'agisse pas d'un texte obscène. Elle parlait de Rubén Darío aux Guatémaltèques comme s'il était madrilène. Ils convolèrent et retournèrent à Las Palmas. Là, dans une maison de la rue Triana avec vue sur la mer, et plus précisément dans une chambre où le salpêtre avait corrodé la peinture des fenêtres, naquirent leurs enfants – Olga, Mauro et Fausto –, et ils auraient occupé cette demeure toute leur existence si celle-ci n'avait pas pris un tour inattendu.

Un soir, après avoir couché le petit Fausto, Julia se plaignit pour la première fois d'une douleur à la gorge qu'on attribua à l'arrivée de l'automne – elle avait dû attraper quelque chose, conclut-on –, mais la douleur s'intensifia au fil des jours au point de devenir intolérable. Quelques semaines plus tard, un médecin diagnostiqua un cancer très agressif et lui conseilla en toute honnêteté de partir pour la capitale, où on avait découvert un nouveau traitement.

« Et de quoi s'agit-il ? » demanda Domingo.

L'homme de science lui répondit à sa manière :

« Du toucher du trijumeau. Même le nom est joli. »

Ils arrivèrent à Madrid en des temps difficiles. La monarchie d'Alphonse XIII subissait depuis plusieurs mois l'assaut des fantômes de la République et, bien qu'elle les ait tenus à distance, il semblait évident pour tout le monde que des changements s'annonçaient en Espagne. Doña Julia souffrait tout autant que son roi car, dans sa famille, pesait la figure d'un colonel héroïque, défenseur des territoires de la Couronne pendant la guerre de Cuba ; sa souffrance était double du fait du comportement de son frère, un des grands pilotes d'Espagne. Le commandant d'aviation Felipe Díaz Sandino, de l'armée de l'air de Catalogne, était un de ces personnages qui donnent l'impression de vivre avec la devise de sa famille tatouée sur la poitrine. Celle-ci se composait de douze mots funestes : *Vis la vie de sorte qu'elle perdure jusque dans la mort*. Julia aurait été fière de lui et aurait transmis ce sentiment à ses proches si l'oncle Felipe, qui rendait visite aux Cabrera un jour sur deux, n'avait pas eu trois défauts : primo, c'était un républicain convaincu ; secundo, il conspirait pour faire tomber le roi ; tertio, il avait persuadé Domingo de s'unir aux conspirateurs.

Un soir de 1930, Domingo, qui rentrait tôt pour s'occuper de sa femme malade, ne revint pas à la maison. Personne n'avait de ses nouvelles, personne ne l'avait vu dans la journée, personne ne savait s'il lui était arrivé quelque chose d'inhabituel. Un air de subversion soufflait déjà dans Madrid, une ville où des événements graves pouvaient survenir sans que nul en soit informé. Les Cabrera se couchèrent – Fausto se rappellerait par la suite avoir eu parfaitement conscience des mensonges de ses parents, qui lui disaient que non, il ne se passait rien, que c'était une affaire d'adultes – et avaient réussi à s'assoupir deux heures avant qu'on les réveille à coups de crosse frappés contre la porte. C'étaient trois agents de sécurité, qui ne retirèrent pas plus leurs chapeaux qu'ils ne rengainèrent leurs pistolets pour s'introduire de force dans l'appartement comme on pénètre chez un délinquant. Ils

demandèrent où se trouvait Felipe Díaz Sandino, puis ouvrirent les portes à coups de pied et vérifièrent sous les lits. Quand ils se furent assurés de l'absence de l'intéressé, ils voulurent voir le chef de famille. Julia les regarda à tour de rôle.

« Il n'est pas là non plus et j'ignore où il peut bien se trouver. Si je le savais, je vous le dirais.

– Eh bien, dès que vous le verrez, madame, répondit un des agents, faites-lui savoir que nous l'attendons à la Direction.

– Et si je ne le vois pas ?

– Vous le verrez, évidemment. Évidemment que vous le verrez. »

Elle le vit à l'aube. Il arriva si discrètement que le petit Fausto ne s'en rendit compte qu'en entendant les pleurs de sa mère. Les nouvelles étaient mauvaises : des policiers les avaient poursuivis, lui et l'oncle Felipe, et ils s'étaient cachés pendant des heures, changeant sans cesse d'endroit, se faufilant dans des cafés pour semer les agents, qui avaient fini par leur tomber dessus. Domingo avait pu s'enfuir, mais ils avaient arrêté l'oncle Felipe, qu'ils accusaient de conspirer contre Alphonse XIII et l'avaient enfermé dans une prison militaire.

« Parfait, on va y aller, décréta Julia.

– Tu dis n'importe quoi ! lui reprocha son mari. Tu es malade !

– Pas pour ça. On y va tout de suite. Qui plus est tous ensemble. »

Fausto avait donc six ans quand il entra dans une prison pour la première fois. Olga et Mauro trouvèrent le lieu simplement sombre et laid, mais Fausto le jugea sordide, dangereux, et pensait que l'oncle Felipe souffrait parce que c'était un homme droit qui combattait les injustices. Rien n'était moins vrai : le centre de détention n'était pas sordide et ne comportait pas de couloirs angoissants. L'oncle Felipe n'avait du reste subi aucune torture ni mauvais traitements. Les prisons pour militaires, en tout cas ceux de vieille souche avec des médailles sur le torse, étaient des endroits très confortables. Mais Fausto s'en moquait, et les jours qu'il passa en captivité firent de l'oncle Felipe son héros. La famille lui rendait visite une fois par semaine et Fausto étreignait Felipe comme s'il venait de rentrer du front.

« Dis-lui que tout va bien, le supplia Julia. Il ne dort plus la nuit. Dis-lui qu'on ne te torture pas, que tu es bien traité et que tu sortiras bientôt. »

L'oncle Felipe ne se contenta pas de rassurer son neveu :

« Je sortirai bientôt, Fausto, lui dit-il. Et quand je sortirai, l'Espagne sera une république. »

Plus tard, Fausto se remémora cette conversation en voyant les gens célébrer l'événement dans la rue. L'oncle Felipe le porta sur ses épaules dans tout Madrid en tenant d'une main une de ses jambes et en agitant un drapeau tricolore de l'autre. Il hurlait l'hymne de Riego¹ tandis que Julia pleurait dans sa chambre en prédisant la fin du monde. Des mois durant, les conversations autour de la table de la salle à manger devinrent insupportables, car Julia avait l'inébranlable conviction que sa famille était condamnée à l'enfer, ce que lui confirmait le curé qu'elle invitait à la moindre occasion. Entre-temps Domingo et l'oncle Felipe avaient formé une alliance qui avait tout d'une mafia. Grâce à son beau-frère, Domingo avait décroché un emploi à mi-temps au ministère de l'Intérieur, mais la nuit il se métamorphosait en agent de la Direction de la sécurité. Fausto, son frère et sa sœur avaient reçu des instructions précises afin de ne pas ébruiter cette activité, car – leur avait-on expliqué – les murs ont des oreilles.

L'après-midi où son père vint lui annoncer la nouvelle, Fausto avait passé la matinée seul à errer dans l'appartement, et à un moment donné, il s'était retrouvé devant l'armoire où Domingo rangeait ses affaires. Qu'il ne l'ait pas fermée tenait du miracle, et le garçon comptait bien en profiter : il découvrit sa plaque d'inspecteur, son arme sans son chargeur, qu'il tira de son étui et caressa, imaginant des scènes dangereuses et violentes, quand son père ouvrit tout à coup la porte. Le visage empreint d'émotions

1. L'hymne de Riego (de Rafael del Riego) est en Espagne celui du Triennat libéral (1820-1823), de la Première République (1873-1874) et de la Seconde (1931-1939). *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

confuses, d'une voix que Fausto ne lui connaissait pas, il lui intima un ordre qui ressemblait davantage à une supplique :

« Viens faire tes adieux. »

Il le conduisit dans une autre pièce où gisait dans un lit un corps au visage couvert d'un bandage blanc ne laissant voir que des yeux clos. Il baisa la bande et songea par la suite que ne pas avoir effleuré de ses lèvres le visage froid de sa mère, loin de représenter une consolation, était une occasion perdue qu'il regretterait toute sa vie.

La mort de sa mère fut le présage d'autres désastres. Des années plus tard, lorsque la guerre éclata, il ignorait s'il valait mieux qu'elle ne l'ait pas connue, mais eut à jamais la certitude dérangeante que si elle avait été à ses côtés, il aurait traversé ce conflit de manière différente, moins effrayé et se sentant moins seul. À l'époque, il cherchait déjà du réconfort dans les livres qu'elle avait parcourus, certains à la reliure abîmée à force d'être lus tandis que d'autres n'avaient jamais été rognés. C'est ainsi qu'il découvrit les œuvres de Luis Adolfo Bécquer (abîmé), Pedro Salinas (non rogné), Federico García Lorca (non rogné) et Manuel Reina (abîmé). Domingo n'y voyait pas d'inconvénient, bien au contraire : de temps en temps, il lui offrait un livre neuf, car tout remède était bon pour épargner à son fils la douleur que lui-même ressentait. Fausto lut donc *Las islas invitadas*, où Manuel Altola-guirre dédie un poème à sa mère défunte. Il trouva un semblant de paix dans ces vers qui auraient dû être alarmants.

*J'aurais préféré
Être orphelin dans la mort,
Que tu me manques
Là-bas, dans le monde mystérieux,
Et non ici, en terre familière.*

Les membres de la famille Cabrera étaient désormais *personæ non gratae*. L'oncle Felipe, qui avait bien connu Franco et avait

combattu avec lui en Afrique et été décoré, qui s'était, d'après les rumeurs, rendu célèbre sur ce continent en sortant des tranchées afin de braver les balles ennemies, était resté fidèle à la République, pour laquelle il avait lutté. À une époque où le gros de l'armée soutenait les auteurs du coup d'État, cette fidélité était suicidaire.

« Ton oncle est un courageux, disait son père au garçon. C'est ça, le courage. Ne pas faire ce que d'autres lui auraient pardonné avec le temps. »

Mais la vie de la famille à Madrid devenait de plus en plus difficile. Après la mort de Julia, dont la seule présence pouvait calmer les hostilités des monarchistes, le foyer des Cabrera n'était plus qu'un nid de sédition, et les militaires loyaux envers le roi, qui appuyaient la rébellion de Franco, commencèrent à les harceler sans scrupules. La situation fut très vite intenable. Un soir, alors que Domingo et ses enfants dînaient, l'oncle Felipe fit une apparition soudaine.

« On part, dit-il. Pour la sécurité de tous.

– Où ça ? demanda Domingo.

– À Barcelone, j'ai des amis là-bas. Ensuite on verra. »

Une semaine plus tard, Fausto montait dans un avion pour la première fois de sa vie. Un Junkers G24 de la flotte aérienne républicaine piloté par le colonel Felipe Díaz Sandino – son oncle adoré, son oncle intrépide, le sauveur de la famille – et, l'appareil disposant de neuf sièges, il y avait largement assez de place pour tout le monde. L'oncle Felipe se savait condamné car les militaires qui tournaient le dos à Franco venaient grossir une liste noire et on les poursuivait avec encore plus d'acharnement que les communistes. Il avait donc pensé à mettre ses proches à l'abri avant de continuer à mener sa guerre. Domingo jouait le rôle de garde du corps : la sécurité de l'oncle Felipe, une personnalité gênante pour les conspirateurs, ne pouvait pas être mieux assurée. Olga, qui avait un jour demandé en quoi consistait le travail de son père, s'entendit répondre par son oncle :

« Empêcher les autres de me tuer.

– Et si on le tue, lui ? » s'étonna Olga.

Elle le laissa sans voix.

Les Cabrera s'installèrent dans un appartement avec vue sur la mer et de grandes fenêtres qui allaient du sol au plafond. De la terrasse on voyait Montjuïc. Ils poursuivirent leur existence dans une Barcelone bombardée : Fausto allait à l'école et se rendait compte qu'il aimait cela, et aussi qu'il était frustrant de ne pas pouvoir se vanter d'être le neveu de Felipe Díaz Sandino, le héros républicain à l'origine des bombardements des casernes franquistes de Saragosse. Il apprit des années plus tard ce qui s'était passé pendant ces journées : l'oncle Felipe était entré en conflit avec sa hiérarchie politique pour des différends militaires (cette guerre étant très divisée, les pires ennemis des républicains étaient bien souvent d'autres républicains) ; les disputes s'intensifièrent au point que la seule manière de les régler fut une mutation, et Felipe accepta un poste diplomatique à Paris, pensant qu'il pourrait ainsi rallier d'autres pays d'Europe à la cause républicaine. À l'occasion de sa nomination, les syndicats ouvriers de Barcelone lui firent un cadeau auquel il ne s'attendait pas : une Hispano-Suiza T56 d'une puissance de 46 chevaux fabriquée à La Sagrera et conçue pour accueillir cinq passagers. Quand il alla la montrer aux Cabrera, il leur dit que c'était du gâchis d'avoir autant de chevaux : trois lui auraient suffi pour se rendre à Paris.

Au cours de cette visite, Fausto apprit que l'oncle Felipe les emmènerait en voyage, lui et son frère Mauro, alors que son père et sa sœur resteraient à Barcelone. Il ne sut jamais au juste qui avait pris cette décision, ni si ce séjour à Paris avait été planifié avec la complicité de leur père ou simplement son approbation, mais plus tard, en traversant les Pyrénées dans l'Hispano-Suiza, il remarqua l'expression de respect avec laquelle le gendarme prenait les documents que lui remettait ce diplomate de la République, et pendant le reste du trajet, il prit conscience qu'il éprouvait une sensation de sécurité tout à fait nouvelle. L'oncle Felipe semblait détenir les clés du monde. Les premiers jours qu'ils passèrent à Paris, il les emmena dans les meilleurs restaurants pour que les deux garçons goûtent tout ce dont la guerre les avait privés, et il

parvint ensuite à les faire admettre au lycée Pothier, un internat pour fils de familles fortunées situé à Orléans. Déjà adolescent, Fausto passait ses journées à se bagarrer avec les Français qui le regardaient de travers sans aucune raison perceptible ; puis il découvrit la sexualité, ou plutôt la rêverie autour du sexe, avec les filles de quinze ans qui venaient le voir le soir pour apprendre l'espagnol. Elles lui récitaient du Paul Géraudy et, en échange, il leur déclamait les poèmes entiers de Gustavo Adolfo Bécquer qu'il avait mémorisés sans le vouloir en lisant les volumes de la bibliothèque maternelle, des vers à la musicalité contagieuse où tous les yeux étaient invraisemblablement bleus et tous les amants se demandaient ce qu'ils donneraient pour un baiser. Entre-temps, Felipe Díaz Sandino répondait à des interviews dans les journaux français et reconnaissait que des débordements avaient été commis dans son camp, mais que les comparer aux excès des franquistes – qui anéantissaient des villages sans défense avec les avions nazis pendant que les pays supposés démocratiques détournaient le regard, sans penser qu'à terme, la défaite de la République se solderait par la leur – était une grande erreur morale.

Sa mission diplomatique fut de courte durée. Des nouvelles décourageantes arrivaient d'Espagne et le gouvernement français, occupé à régler une grave crise économique et à esquiver les nationalistes de la Cagoule, qui assassinaient des syndicalistes ou fomentaient des coups d'État, semblait n'avoir ni le temps ni la patience d'écouter ses doléances. Il était préférable de continuer à se battre en Espagne, mais quand ils regagnèrent Barcelone, il eut la surprise de constater que les journaux franquistes avaient fait courir le bruit qu'il s'était enfui et avait été capturé. Il vécut une expérience que peu de gens ont l'occasion de traverser : découvrir dans la presse la photographie de son cadavre et y apprendre qu'on l'avait fusillé. En se voyant ainsi exécuté sur la place de Catalogne, répudié pour trahison et qualifié de rouge, il eut pour la première fois la certitude que ceux de son bord étaient en passe de perdre la guerre.

Fausto et Mauro trouvèrent eux aussi leur vie changée : Domingo avait rencontré une femme. Un soir, il réunit ses trois

enfants pour leur annoncer qu'il allait se marier. Josefina Bosch était une Catalane beaucoup plus jeune que lui qui s'adressait aux enfants de son conjoint en s'approchant tout près d'eux, les croyant peut-être incapables de comprendre son accent à la bouche pincée et aux *l* insistants. Elle paraissait se plaire davantage en compagnie des chiens. Elle avait un caractère si bien trempé que Fausto se demanda s'il n'y aurait pas moyen de retourner vivre en France et, contre toute attente, il éprouva une sorte de rancœur à l'égard de son oncle, car faire endurer cela à un garçon qui s'éveille à la vie était affreux, il n'aurait pas dû le ramener dans un pays en guerre, dans une ville de nouveau bombardée par des avions qui n'étaient même pas espagnols, dans une famille recollée comme une porcelaine brisée.

Après le mariage de Domingo et Josefina, ils déménagèrent dans un grand appartement, non loin de la place de Catalogne. Les sirènes retentissaient plusieurs fois par jour, mais dans ce logement, on ne pouvait pas monter sur la terrasse pour y voir les avions. La ville vivait dans la peur, Fausto la lisait sur le visage de Josefina, en discutait avec son frère et sa sœur, la sentait dans l'air quand leur père les emmenait chez leur tante Teresa. Un jour, moins d'une semaine après leur emménagement, les sirènes se mirent à hurler comme elles l'avaient déjà fait, mais cette fois ils n'eurent pas le temps de se cacher. Une explosion ébranla l'immeuble, brisant une des fenêtres. L'onde de choc fut si forte que la soupe se répandit hors des assiettes et que Fausto tomba de sa chaise.

« Sous la table ! » ordonna Domingo.

C'était une précaution inutile, pourtant tous s'exécutèrent. Olga agrippa le bras de son père et Josefina, qui avait encore un morceau de pain dans la bouche, serra contre elle Fausto et Mauro, qui pleuraient et criaient.

« Regarde s'ils ne sont pas blessés », lui dit Domingo.

Elle souleva leurs vêtements et leur palpa le ventre, la poitrine et le dos pendant que Domingo faisait de même avec Olga.

« Tout va bien, tout va bien. Restez ici, j'arrive tout de suite. »

Il partit et revint quelques minutes plus tard avec des nouvelles : les avions italiens avaient survolé Barcelone et s'étaient acharnés sur la ville. Une des bombes était tombée par hasard sur un camion chargé de dynamite garé au coin de la rue. Josefina l'écoula patiemment, puis se releva en lissant sa robe.

« Bon. Maintenant qu'on sait ce qui est arrivé, finissons de manger, il reste encore de la soupe. »

Quelques jours plus tard, ils tinrent un conseil de famille afin de prendre des résolutions. Les républicains allaient perdre la guerre et Barcelone était la cible préférée des fascistes. Les Italiens, à bord de bombardiers Savoia, ne cesseraient pas de sitôt de torpiller la ville. L'oncle Felipe décida pour tout le monde :

« Il est temps que vous quittiez le pays. Je ne peux plus vous protéger. »

Ils chargèrent donc leurs valises dans le coffre de l'Hispano-Suiza et, un matin, partirent vers la frontière française. Alors que Fausto était serré contre sa sœur et son frère, plusieurs pensées occupèrent son esprit pendant le trajet : il songea à sa mère défunte, à des poèmes de Bécquer et Géraudy, à des Françaises de quinze ans et à son père, resté en arrière pour protéger Felipe. Mais il songeait surtout à son oncle, le colonel Felipe Díaz Sandino, républicain, conspirateur et héros de guerre. À compter de ces instants, Fausto allait regarder son oncle en se disant : Je veux être comme ça. Je veux être comme ça quand je serai grand. Et il adopterait sa devise : *Vis la vie de sorte qu'elle perdure jusque dans la mort.*

La scène ressemblait à la toile de fond d'une mauvaise pièce de théâtre : une route, quelques arbres, un soleil qui blanchissait tout. Là, dans ce piètre décor, se tenaient Josefina et les enfants Cabrera, à l'étroit dans une Hispano-Suiza, à cinq kilomètres de la frontière française, au milieu de nulle part. Mais ils n'étaient pas seuls : comme eux, les nombreux occupants de nombreux véhicules, ainsi que des hommes et des femmes venus à pied, des

malles sur le dos, attendaient la même chose qu’eux. Ils fuyaient la guerre, laissaient derrière eux leurs maisons, et surtout leurs morts, avec l’audace ou le désespoir qui permet à quiconque, même l’individu le plus lâche, de se lancer dans les incertitudes de l’exil. La frontière était fermée et il n’y avait pas d’autre solution qu’attendre, mais pendant ces heures moroses du premier jour, puis du second, la nourriture s’épuisait et les femmes devenaient de plus en plus nerveuses, sans doute conscientes d’une réalité que les enfants ignoraient. Certaines attentes sont horribles parce qu’elles n’ont pas d’issue visible, qu’on n’entrevoit pas les éléments susceptibles de les conclure ou de remettre le monde en mouvement, comme par exemple l’ordre donné par les autorités – mais lesquelles et où sont-elles ? – de rouvrir une frontière. Fausto et Mauro en étaient là, à s’interroger sur les personnes habilitées à donner cet ordre, ce qu’elles avaient refusé de faire jusque-là, quand un murmure s’étendit dans l’air et gonfla au point de se changer en rugissement. Alors, avant même que les Cabrera s’en soient rendu compte, un avion les survola et les mitrilla.

« Allez vous cacher ! » cria quelqu’un.

Mais il n’y avait pas de cachettes possibles. Fausto se réfugia derrière l’Hispano-Suiza, et quand l’avion s’éloigna, il se douta que l’attaque n’était pas terminée et que l’arrière d’une voiture, lorsqu’un avion vole d’un côté, devient l’avant quand il fait demi-tour. Il ne se trompait pas : l’appareil manœuvra dans les airs et revint dans la direction contraire. Le garçon se glissa sous l’automobile et là, la tête contre la terre battue, sentant les cailloux sur sa peau, il entendit de nouveau le rugissement et les mitrailleuses et reconnut la voix de Josefina, ses cris de peur et de rage :

« Salauds ! »

Puis le silence s’abattit sur les lieux. L’attaque avait pris fin sans causer de morts, laissant partout des visages épouvantés, des femmes en pleurs, des enfants allongés entre les roues des voitures, des orifices de balles – ces yeux sombres qui vous regardent – dans certaines carrosseries. Mais pas de morts. Pas de blessés non plus. C’était invraisemblable.

« On n'a rien fait ! protestait Fausto. Pourquoi ils nous tirent dessus ?

– Parce que ce sont des fascistes », répondit Josefina.

Ils dormirent dans la crainte d'un deuxième raid, du moins Fausto ressentit de la peur, une peur différente car à l'air libre. Le lendemain, ils se dirent que la pire décision était de n'en prendre aucune, alors ils allèrent marcher : ils longèrent la frontière, un poste de contrôle après l'autre, jusqu'à ce qu'ils remarquent des mouvements de foule, d'un genre bien reconnaissable car ils sont à l'opposé de ceux du désespoir ou de la défaite, des mouvements où on décèle ce qui pourrait s'apparenter à une volonté de rester en vie. Un des Cabrera demanda ce qui se passait et on lui fit la réponse qu'il attendait :

« Ils viennent d'ouvrir la frontière.

– Ils ont ouvert la frontière, dit Fausto.

– Ils l'ont ouverte, oui », répéta Josefina.

Ils prirent alors la mesure du problème qui s'annonçait. Les gendarmes faisaient traverser la frontière, mais ils séparaient les hommes des femmes.

« Pourquoi ? s'étonna Fausto. Où les emmènent-ils ?

– Dans des camps de concentration, lui expliqua Josefina. Sales Français de merde. »

Elle signifia à Fausto de se rapprocher, s'exprima en regardant en l'air et en haussant les sourcils. Le garçon comprit qu'il ne devait pas se concentrer sur ses yeux mais sur ses mains, qui lui tendaient un portefeuille comme pour lui confier un secret.

« Essaie d'aller leur parler, lui dit-elle.

– À qui ?

– Aux gendarmes. Tu parles français, non ? Eh bien, vas-y ! »

Les deux frères se frayèrent un passage dans la foule et s'arrêtèrent devant la porte d'un des bureaux. Ils voulurent entrer, pensant à raison que de l'autre côté du battant on délivrait les autorisations dont ils avaient besoin, mais les gendarmes les mirent dehors sans ménagement.

« Ils nous traitent comme des pestiférés, se plaignit Mauro. Les salauds ! »

L'attention de Fausto fut alors attirée par un homme en costume élégant qui marchait, son chapeau à la main, et il trouva que la façon qu'il avait de le tenir lui conférait de l'autorité. Fausto empoigna son frère par le bras et ils suivirent l'homme au chapeau sans le lâcher d'une semelle, au point qu'ils auraient pu lui faire un croche-pied. Deux gendarmes tentèrent de les stopper.

« Où allez-vous ? leur lança l'un d'eux.

– Comment ça où je vais ? Je suis avec mon oncle », répondit Fausto dans un français impeccable.

Confus, l'homme regarda son collègue.

« Dans ce cas, si vous êtes avec *Monsieur*^{*2}... », fit l'autre.

Fausto pressa le pas en direction de l'homme au chapeau sans se soucier de le perdre de vue : ils avaient esquivé l'obstacle.

« Et maintenant ? demanda Mauro.

– Maintenant on cherche un bureau », répondit Fausto.

Ce ne fut pas difficile : une effervescence, des corps se groupaient au fond du bâtiment. L'un d'eux portait un uniforme, un individu corpulent aux cheveux blancs et à la moustache un peu moins blanche que ses cheveux. Fausto alla lui parler :

« On nous a dit de nous adresser à vous », commença-t-il avec tout l'aplomb qu'il pouvait imprimer à sa voix d'adolescent.

Il lui raconta leur histoire, lui parla de son oncle, héros de la résistance au franquisme, de sa famille républicaine qui voulait désespérément quitter ce pays où les fascistes bombardaient les femmes et les enfants. Il lui dit qu'il avait été au lycée à Paris et que les valeurs de la République étaient les siennes.

« Nous ne pouvons pas faire d'exceptions », conclut l'officier.

Après avoir prononcé ces mots, il pénétra dans un bureau où il eut une courte conversation avec un employé, et Fausto tira de sa poche le portefeuille de Josefina pour en sortir une liasse

2. Tous les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.

de billets qu'il laissa au creux de sa main tendue dans le vide. L'officier regarda l'employé.

« Exceptionnellement », souffla-t-il.

Fausto leur remit l'argent et obtint en échange un laissez-passer pour se rendre à la gare. Quelques minutes plus tard, ils se tenaient devant le guichet et demandèrent où allait le prochain train. Josefina paya les billets.

« Où va-t-on ? Où va ce train ? s'inquiéta Fausto.

– En Sibérie, c'est tout comme », dit Josefina.

Le terminus du train était Perpignan. Fausto ne garda aucun souvenir de la ville car ils restèrent des jours enfermés dans un hôtel miteux, angoissés de ne pas avoir de nouvelles de Domingo et de l'oncle Felipe. Mais ils ne pouvaient rien faire de mieux que dire où ils étaient et qu'ils se portaient bien. Ils avaient convenu d'utiliser pour leur correspondance l'adresse d'une famille d'Orléans que Fausto avait rencontrée quand il était au lycée Pothier. Quelques jours plus tard, ils reçurent un courrier leur apprenant que les deux hommes avaient été internés dans le camp d'Argelès-sur-Mer, mais que l'oncle Felipe avait obtenu leur libération en se servant des contacts qu'il s'était faits à l'époque où il était attaché militaire à Paris. Dans la lettre, Felipe donnait des instructions aux Cabrera pour qu'ils les retrouvent à Bordeaux, où ils décideraient de la marche à suivre.

Et ils firent ce que faisaient tous ceux qui pouvaient se le permettre, à savoir fuir l'Europe. Cette fois la résolution ne revint pas à Felipe. Fermement convaincu que Hitler perdrait la guerre, il nourrissait l'espoir que Franco tomberait très vite. Les autres ne partageaient pas son avis : peut-être étaient-ils plus pessimistes, plus réalistes ou tout simplement plus craintifs. Quoi qu'il en soit, ils finirent par imposer leurs vues, et c'est ainsi que Fausto revit son père après des mois qui lui avaient paru des siècles. La famille de rouges pestiférés se mit à parcourir les rues de Bordeaux, en quête d'un pays qui les accepte. Ils se rendirent dans tous les consulats d'Amérique latine et essayèrent refus sur refus, jusqu'à ce qu'un pays dont ils ne savaient pas grand-chose leur ouvre ses portes, si

bien que quelques jours plus tard, au port, sur l'estuaire, ils prirent la pose avec un groupe de passagers inconnus face à l'objectif du photographe du bateau, un petit moustachu qui leur vendit l'image avant la fin de la traversée. Les femmes et les enfants sont devant, proches de l'appareil, à côté d'un curé souriant et d'un homme en uniforme. Fausto est au dernier rang, vêtu d'une veste en drap boutonnée, la main appuyée contre le navire, heureux d'être parmi les hommes – pour la plupart espagnols, comme lui – qui disent adieu à leur pays en étant sûrs de revenir bientôt et commentent les nouvelles d'une Europe enflammée par la guerre imminente, qui se réjouissent d'avoir échappé à la mort et se demanderont jour et nuit, dans leurs cabines et sur le pont, comment sera leur vie, leur nouvelle vie, en République dominicaine.



III

Tout était étrange à Ciudad Trujillo, le nouveau nom de l'ancienne Saint-Domingue. Fausto, petit Blanc espagnol vêtu de pantalons bouffants en coton, entendit les travailleurs du port crier « Un juif, un juif ! » quand ils le virent descendre du bateau. Il semblait bizarre que des rouges comme eux, poursuivis par Franco et réchappés d'un camp de concentration de la France collaborationniste, aient été accueillis par une dictature militaire. Ils l'ignoraient encore, mais le président Franklin Delano Roosevelt avait demandé au général Rafael Leónidas Trujillo de lui rendre service en accueillant les réfugiés que la guerre en Europe produisait par milliers. Trujillo s'exécuta : dans son régime, du moins à l'époque, les désirs des États-Unis étaient des ordres. Ravi, Domingo pensait qu'il valait mieux s'installer dans un pays où tout était à faire. Il avait raison. Après avoir étudié la ville avec attention, l'oncle Felipe rencontra un pêcheur galicien et lui proposa de s'associer avec lui. Quelques semaines plus tard ils montèrent une affaire.

Les Poissonneries Caraïbes comprenaient un voilier, des filets d'un blanc lumineux appelés à se ternir au fil des jours, un pick-up où étincelaient les poissons et un local dans la vieille ville, des biens qui permettraient à Felipe, pensait-il, d'assurer la subsistance de sa famille. Fausto se levait chaque jour avant les premières lueurs de l'aube et un jeune homme torse nu le conduisait en pick-up dans un village de pêcheurs où le bateau de la famille l'attendait à quai. Il chargeait la pêche sur le plateau du véhicule avec une grande charrette, puis repartait en ville en marquant